

Denis CLARINVAL

A LA LISIERE DU SILENCE

D'APRES

« RÉVÉLATION ET DÉCLIN » DE G. TRAKL



« Étranges sont les sentes nocturnes de l'homme. Comme j'allais, somnambule, au long des chambres de pierre, et en chacune brûlait une petite lampe silencieuse, un chandelier de cuivre, et comme je m'écroulais, glacé, sur mon lit, de nouveau se tint à mon chevet l'ombre noire de l'étrangère et je cachai, muet, mon visage dans mes mains lentes. À la fenêtre l'hyacinthe aussi s'était ouverte bleue, et vint sur la lèvre pourpre du vivant la vieille prière, tombèrent des paupières des larmes de cristal, pleurées sur le monde amer. En cette heure j'étais, dans la mort de mon père, le fils blanc. De la colline vint en frissons bleus le vent de nuit, la sombre plainte de la mère, mourant de nouveau, et je vis l'enfer noir dans mon cœur ; minute de silence moiré. Doucement sortit du mur de chaux un visage indicible, adolescent mourant, beauté d'une race qui s'en revient. Blanc de lune, le froid de la pierre enveloppa la tempe en éveil, les pas des ombres s'évanouirent sur des degrés en ruine, leur ronde rose dans le petit jardin.

Muet, j'étais assis dans l'auberge déserte sous les poutres de bois enfumées, et solitaire devant mon vin ; un cadavre radieux penché sur une chose sombre, et il y avait un agneau mort à mes pieds. Du bleu pourrissant sortit la forme blême de la sœur et ainsi parla sa bouche en sang : déchire noire épine. Ah encore ils résonnent d'orages violents, mes bras d'argent. Sang, coule des pieds lunaires, fleuris sur des sentiers nocturnes que le rat franchit en criant. Prenez feu, étoiles, dans mes sourcils voûtés ; et le cœur doucement résonne dans la nuit. Entra dans la maison une ombre rouge à l'épée flamboyante, s'enfuit avec un front de neige. Ô mort amère.

Et une voix sombre sortit de moi : dans la forêt pleine de nuit, j'ai rompu le garrot de mon cheval noir, quand la folie jaillit de ses yeux pourpres ; les ombres des ormes tombèrent sur moi, le rire bleu de la source et le froid noir de la nuit quand je levai, chasseur sauvage, un gibier de neige ; dans un enfer de pierre mon visage mourut.

Et une goutte de sang, étincelante, tomba dans le vin du solitaire ; et quand j'en bus, il était plus amer que le pavot ; et un nuage noirâtre enveloppa ma tête, les larmes cristallines d'anges damnés ; et doucement, de la blessure argentée de la sœur, coula le sang, et une pluie ardente tomba sur moi.

À la lisière de la forêt je veux marcher, muet, dont les mains interdites laissèrent sombrer le soleil de crin ; un étranger sur la colline du soir, qui lève en pleurant ses paupières sur la ville

de pierre ; un gibier qui se tient immobile en silence dans la paix du vieux sureau ; ô sans repos la tête crépusculaire écoute, ou bien les pas hésitants suivent le nuage bleu sur la colline, de graves astres aussi. À son côté l'escortent en silence les vertes pousses, l'accompagne sur les sentiers moussus de la forêt, timide, le chevreuil. Les cabanes des villageois se sont fermées, muettes, et dans l'accalmie noire du vent angoisse la plainte bleue du torrent.

Mais comme je descendais le sentier rocheux, la folie m'empoigna et je criai haut dans la nuit ; et comme je me courbais avec des doigts d'argent sur les eaux taciturnes, je vis que mon visage m'avait quitté. Et la voix, blanche, me parla : tue-toi ! Soupirante, l'ombre d'un enfant se leva en moi et me regarda, radieuse, de ses yeux de cristal, au point que je m'écroulai pleurant sous les arbres, la voûte puissante des étoiles.

Longue marche sans paix à travers la pierraille sauvage loin des hameaux du soir, des troupeaux qui reviennent ; au loin le soleil qui décline paît dans une prairie de cristal et son chant sauvage bouleverse, le cri solitaire de l'oiseau, mourant dans un calme bleu. Mais doucement tu viens dans la nuit, alors que je veillais, couché, sur la colline, ou délirant dans l'orage de printemps ; et plus noir toujours la tristesse embrume la tête décédée, des éclairs sinistres épouvantent l'âme nocturne, tes mains déchirent ma poitrine hors de souffle.

Comme j'allais dans le jardin crépusculaire, et la forme noire du mal s'était écartée de moi, le silence d'hyacinthe de la nuit me saisit ; et je traversais dans une barque courbe l'étang endormi et une douce paix touchait mon front pétrifié. Sans voix, j'étais couché sous les vieux saules et le ciel bleu était au-dessus de moi haut et plein d'étoiles ; et comme regardant je mourais, la peur et la plus profonde douleur moururent en moi ; et se leva l'ombre bleue de l'enfant radieuse dans l'obscurité, doux chant ; se leva, sur des ailes lunaires, au-dessus des cimes feuillues, des écueils de cristal, le visage blanc de la sœur.

(G. TRAKL, « Offenbarung und Untergang », mai 1914)

Avec des semelles d'argent je descendis les degrés épineux et j'entrai dans la chambre blanchie à la chaux. Un chandelier y brûlait en silence et je cachai, muet, ma tête dans les linons pourpres ; et la terre rejeta un cadavre d'enfant, forme lunaire, qui sortit lentement de mon ombre, dévala bras rompus des éboulis pierreux, neige floconneuse. »

(G. TRAKL, « Offenbarung und Untergang », mai 1914)

SENTE NOCTURNE

Les sentes nocturnes de l'homme sont d'étranges labyrinthes, où l'on erre somnambule, parmi des chambres de pierre habitées par des flammes silencieuses. Chaque lampe, chandelier de cuivre discret, veille sans un bruit, comme un souffle fragile suspendu au cœur du temps.

Glacé, je tombe, écrasé par la solitude, sur le lit froid, et voici que revient, ombre noire et familière, l'étrangère, cette présence absente qui hante mes veilles. Muet, je cache mon visage dans mes mains lentes, comme pour contenir le poids du silence.

À la fenêtre, l'hyacinthe s'ouvre d'un bleu profond, offrant son éclat fragile au monde ; sur mes lèvres pourpres se pose une prière ancienne, vieille comme la douleur. Des paupières tombent des larmes de cristal, pleurées sans fin sur l'amertume du monde.

À cette heure funèbre, je suis le fils blanc, portant sur mes épaules le deuil de mon père. De la colline s'élève un vent nocturne, frissonnant de bleu, comme la plainte d'une mère mourante encore, répétant sa douleur dans l'éternité.

Dans mon cœur, j'aperçois l'enfer noir, une nuit sans fin, un moment de silence moiré où tout se suspend.

Et puis, doucement, un visage indicible apparaît, sorti d'un mur blanchi à la chaux, adolescent mourant, beauté fragile d'une race ancienne qui revient à la vie.

Blanc comme la lune, le froid de la pierre enlace ma tempe éveillée. Les pas des ombres s'effacent sur des degrés en ruine, leur ronde rose s'évanouit dans le petit jardin, dernier refuge d'une innocence fugitive.

MURMURE DE LA SŒUR

Pique, ô épine noire, souvenir ardent qui me traverse encore. Mes bras d'argent portent l'empreinte des orages violents qui grondent au loin. Que coule, libre et profond, le sang de mes pieds lunaires, qu'ils fleurissent, enfin, sur des sentiers nocturnes, là où le rat glisse en criant, tissant ses secrets dans l'ombre.

Que les étoiles s'allument, scintillantes, dans mes sourcils arqués, que la lumière fragile danse et éclaire un regard autrefois figé, et que doucement, dans le silence, mon cœur tinte, battant au rythme de la nuit qui m'enveloppe.

Une ombre rouge s'est précipitée dans la maison, l'épée flamboyante à la main, blessant mon innocence ; puis elle s'est enfuie, le front d'un blanc de neige, emportant avec elle ce qui n'était pas encore perdu, ce qui ne devait pas mourir.

Ô mort amère, douloureuse et pourtant nécessaire, car c'est de tes cendres que renaît la lumière, là où la folie naïve de l'enfance ouvre la porte au mystère, à la promesse d'un printemps secret au creux de la nuit.

LA VOIX SOMBRE ET LE SANG DE LA SŒUR

Une voix profonde, obscure, s'élève de mon être : dans la forêt dense, sous un ciel d'encre, j'ai brisé la bride de mon cheval noir et alors la folie a jailli de ses yeux pourpres, éclairs fous dans la nuit sans repos.

Les ombres des ormes s'abattent sur moi comme un voile, tandis que le rire bleu d'une source s'élève, froid et tranchant, mêlé au frisson noir de la nuit profonde.

Je me tiens là, chasseur sauvage, levant un gibier de neige immaculé, mais dans cet enfer de pierre, mon visage se dérobe, s'efface et meurt.

Alors une goutte de sang, brillante comme une étoile solitaire, tombe dans le vin amer du solitaire.

Je bois, et l'amertume est plus dure que celle du pavot, lourde de douleurs oubliées.

Un nuage sombre enveloppe ma tête, comme un ciel chargé des larmes cristallines d'anges damnés, pleurant leur sort sans fin.

Puis, doucement, de la blessure argentée de la sœur, le sang coule lentement, une source ardente qui s'abat sur moi, pluie de feu et de rédemption.

À LA LISIÈRE DU SILENCE

Je marche à la lisière de la forêt, le silence serré autour de moi, les mains interdites laissant tomber le soleil de crin dans l'ombre.

Étranger sur la colline du soir, je lève mes paupières humides vers la ville de pierre endormie.

Comme un gibier figé, je me tiens immobile dans la paix douce et profonde du vieux sureau, tandis que la tête crépusculaire ne trouve aucun repos et écoute en secret.

Les pas hésitants suivent un nuage bleu qui glisse lentement sur la colline, et au-dessus, les astres graves veillent en silence.

À mes côtés, en douceur, les vertes pousses me protègent, tandis que sur les sentiers moussus de la forêt, timide et prudent, le chevreuil s'avance.

Les cabanes des villageois se sont fermées, muettes, et dans le calme lourd du vent, la plainte bleue du torrent se fait entendre, comme une angoisse ancienne, sourde, qui traverse la nuit.

Alors que je descendais le sentier rocheux, une folie douce m'enserra, et un cri s'éleva, léger, dans la nuit. Me penchant avec des doigts d'argent sur les eaux calmes, je découvris que mon visage s'était éloigné. Une voix blanche s'adressa à moi : « Abandonne-toi. » Puis, comme un souffle, l'ombre d'un enfant se leva en moi, radieuse, ses yeux de cristal me fixant avec tendresse, jusqu'à ce que je m'effondre, en pleurs, sous les arbres, sous la vaste voûte des étoiles.

Un long chemin sans repos à travers la pierre sauvage, loin des hameaux du soir, où les troupeaux rentrent. Au loin, le soleil décline, paissant dans une prairie de cristal, tandis que son chant sauvage bouleverse le calme bleu, brisé seulement par le cri solitaire d'un oiseau qui s'efface doucement.

Mais toi, doucement, tu viens dans la nuit, là où je veille couché sur la colline, ou dans l'orage du printemps, vibrant dans le silence. La tristesse enveloppe encore mon esprit, mais tes mains, douces et fragiles, apaisent ma poitrine, doucement, hors du souffle.

Alors que je m'avançais dans le jardin du crépuscule, la forme noire du mal s'était éloignée de moi, et le silence profond, parfumé d'hyacinthe, enveloppait la nuit. Je traversai, en une barque délicate, l'étang endormi, et une paix douce effleura mon front pétrifié.

Muet, je reposais sous les vieux saules, tandis que le ciel bleu s'étendait haut au-dessus de moi, parsemé d'étoiles scintillantes. Et comme si je regardais au-delà, je mourais doucement, et avec moi s'éteignirent la peur et la plus profonde douleur.

Alors, dans l'obscurité, s'éleva l'ombre bleue de l'enfant, radieuse, un chant tendre qui montait sur des ailes lunaires, au-dessus des cimes feuillues et des écueils de cristal, le visage blanc et lumineux de la sœur.

Je descendis, chaussé de semelles d'argent, les degrés épineux qui semblaient à la fois protéger et punir, jusqu'à la chambre blanchie à la chaux, austère et silencieuse. Là, un unique chandelier diffusait sa flamme tremblante, gardien discret d'un temps suspendu. Je m'assis, muet, enfoui dans le tissu pourpre, cherchant à voiler mon visage comme pour protéger une douleur secrète.

Puis, dans ce silence dense, la terre elle-même sembla respirer et offrir un étrange cadeau : un enfant, figure lunaire, un cadavre d'innocence, émergea lentement de mon ombre profonde. Ses bras, fragiles comme des branches cassées, glissèrent sur les éboulis pierreux, légers et doux comme une neige floconneuse qui vient apaiser la blessure de la nuit.

Ce retour de l'enfant, fragile et pâle, était une promesse muette, une renaissance venue des profondeurs, un murmure de lumière dans la pénombre où tout semblait perdu.